



CLASSIQUES  
GARNIER

GOULET (Alain), « Gide à travers la presse soviétique de 1932 à 1937 », *in*  
MARTIN (Claude) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Études gidiennes*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16869-0.p.0142](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16869-0.p.0142)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1970. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

GIDE  
À TRAVERS LA PRESSE SOVIÉTIQUE  
DE 1932 À 1937

par Alain GOULET

DANS son pamphlet contre le totalitarisme, 1984, le romancier George Orwell présentait un état dans lequel tout n'existait qu'en fonction des impératifs du présent. Le passé, loin d'être immuable, était constamment réécrit en fonction des nouvelles nécessités de l'heure ; le futur lui-même n'était qu'une projection idéale et mythique du présent. Quant au présent, il était dominé par la toute-puissance d'un homme, le « Big Brother », le chef suprême du Parti <sup>1</sup>.

Cette allégorie si transparente peut nous aider à suivre les variations de la presse soviétique, monolithique, à l'égard de l'ondoyant André Gide lorsque celui-ci, dépassant son individualisme, mit sa confiance dans la cause communiste. L'idylle, on le sait, fut de courte durée, et se termina par une rupture si éclatante qu'aujourd'hui encore André Gide fait partie des auteurs proscrits en U.R.S.S. Ou bien on l'ignore complètement, ce qui est le cas de toute la nouvelle génération, des revues littéraires et même des bibliothèques où la plupart de ses œuvres restent introuvables, ou bien son nom y suscite la même réprobation indignée : un ingrat qui a bien mal répondu à la confiance du gouvernement soviétique, un pédéraste impénitent qui, ne trouvant pas dans l'U.R.S.S. la patrie de toutes les licences qu'il y espérait, l'aurait vilement reniée <sup>2</sup>.

La vérité est sensiblement différente et il faut avouer que, si le malentendu s'était glissé entre Gide et l'U.R.S.S. dès les origines, si Gide avait proclamé sa foi dans le communisme pour des raisons autres que politiques, les communistes de l'U.R.S.S. comme ceux de France n'ont guère cherché à éclaircir les divergences de pensée, bien au contraire : ils se sont bien vite saisis de Gide comme d'un trophée, ont tenté de le façonner à leur image et de l'utiliser comme garant de leur cause, ne voulant délibérément retenir en lui et dans son œuvre que ce qui pouvait servir la politique présente. Là où, jusqu'alors, les groupements littéraires, religieux et politiques avaient échoué, les communistes réussirent partiellement de 1932 à 1936. Mais l'exigence gidienne de sincérité et de vérité ne devait pas résister à l'évidence de la réalité stalinienne.

En fait, de 1932 à 1937, il n'y eut jamais de vrai dialogue entre Gide et l'U.R.S.S., mais deux soliloques qui ne pouvaient se rencontrer. Nous nous limiterons dans cet article à suivre les réactions de la presse soviétique devant l'évolution politique de l'écrivain, nous réservant d'analyser en détail l'évolution personnelle de Gide dans une étude systématique<sup>3</sup>. Le ton et le style de cette presse devaient tout naturellement suivre trois étapes : après une appropriation progressive de Gide par la critique soviétique, les journaux, pendant toute la durée de son voyage en Union Soviétique, du 17 juin au 24 août 1936, fêteront le « *grand ami de l'U.R.S.S.* » et lui laisseront amplement la parole. La publication du *Retour de l'U.R.S.S.* devait mortifier cruellement les Soviétiques : après un silence qui traduisait leur embarras, ils réussirent à faire exprimer leur violente désapprobation par des écrivains d'une renommée internationale.

#### I. — AVANT LE VOYAGE EN U.R.S.S.

Au cours du mois de septembre 1932, un vent de stupéfaction, d'ironie et d'aigreur passa dans les rubriques litté-